



HAL
open science

**La carte du tunnel dans Les Hommes-couleurs de Cloé
Korman :**
Geneviève Dragon

► **To cite this version:**

Geneviève Dragon. La carte du tunnel dans Les Hommes-couleurs de Cloé Korman :. América : cahiers du CRICCAL, 2023, 56, pp.69 - 78. <10.4000/america.6343>. <hal-04460043>

HAL Id: hal-04460043

<https://hal.science/hal-04460043v1>

Submitted on 15 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

La carte du tunnel dans *Les Hommes-couleurs* de Cloé Korman :

Une histoire clandestine de la frontière entre le Mexique et les États-Unis

*El mapa del túnel en Les Hommes-couleurs de Cloé Korman :
una historia clandestina de la frontera entre México y Estados Unidos*

Geneviève Dragon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/america/6343>

DOI : 10.4000/america.6343

ISSN : 2427-9048

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Pagination : 69-78

ISBN : 978-2-37906-097-7

ISSN : 0982-9237

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Geneviève Dragon, « La carte du tunnel dans *Les Hommes-couleurs* de Cloé Korman : », *América* [En ligne], 56 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 15 février 2024. URL : <http://journals.openedition.org/america/6343> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/america.6343>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La carte du tunnel dans *Les Hommes-couleurs* de Cloé Korman : une histoire clandestine de la frontière entre le Mexique et les États-Unis

El mapa del túnel en *Les Hommes-couleurs* de Cloé Korman:
una historia clandestina de la frontera
entre México y Estados Unidos

Résumé

Les Hommes-couleurs de Cloé Korman (2010) est le récit de la construction d'un tunnel clandestin entre le Mexique et les États-Unis pour permettre aux migrants de traverser la frontière. Au centre du roman, une carte du tunnel est décrite, infinie et monstrueuse. Nous montrerons que cette carte dessine moins une topographie qu'une histoire clandestine de la frontière, alternative à l'histoire officielle, une forme de reconquête symbolique.

Mots-clés : Frontière, Mexique, migrations, carte, Reconquête.

Resumen

Les Hommes-couleurs de Cloé Korman (2010) es la historia de la construcción de un túnel clandestino entre México y Estados Unidos para permitir a los migrantes cruzar la frontera. En el centro de la novela se describe un mapa del túnel, infinito y monstruoso. Mostraremos que este mapa dibuja menos una topografía que una historia clandestina de la frontera, una alternativa a la historia oficial, una forma de reconquista simbólica.

Palabras claves: Frontera, México, migraciones, mapa, Reconquista.

NOTRE RÉFLEXION porte sur *Les Hommes-couleurs* de Cloé Korman (2010), premier roman de son autrice, qui explore l'histoire de la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Pour ce roman, Cloé Korman a reçu le Prix du Livre Inter et le Prix Valéry Larbaud.

Celui-ci relate la construction, dans les années soixante, du chantier mystérieux d'un tunnel, quelque part dans le désert du Chihuahua, pour permettre aux migrants le passage clandestin vers les États-Unis. Ancré dans un espace et un temps bien identifiés, le récit labyrinthique entremêle les temporalités et les genres pour faire du lieu frontalier un espace tellurique qui réinvestit des motifs archaïques et mythologiques. Au centre du récit, une enquête pour comprendre ce qu'il est advenu des deux ingénieurs en charge du chantier et qui ont disparu. En guise d'indice et de vestige, une carte du tunnel, infinie, indéchiffrable et monstrueuse. Elle est image du chantier – sans fin –, image de l'histoire du Mexique lui-même illisible pour un États-unien, image, enfin, du roman lui-même seul genre capable d'écrire une histoire de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, poétique, clandestine et elliptique, dans l'acceptation des silences, en dehors de l'histoire officielle.

Sous les yeux de Joshua, en charge de l'enquête, la surface de la carte se creuse d'une profondeur temporelle – comme le tunnel creuse dans la terre – pour revenir aux origines du Mexique précolombien, non sans évoquer ici les cartes aztèques mêlant temps et espace. Ce sera l'un des points de notre étude. Nous questionnerons plus largement les possibles du roman comme cartographie alternative et critique d'une histoire officiellement établie de la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Entendue au départ comme savoir européen sur le monde et instrument de domination, déchiffrée uniquement par les Mexicains, elle est dans le roman le lieu et le symbole de la Reconquête du Nord par le Sud.

Une narration en forme de labyrinthe temporel et géographique

Roman foisonnant et palimpseste, *Les Hommes-couleurs* enchevêtre et enroule différentes strates de temporalités et d'espaces pour dessiner un ailleurs, ni entièrement réel ni totalement fictif : c'est un roman des seuils qui habite à la frontière des genres, entre histoire et légende, entre passé et présent, dessinant un espace romanesque où la surface désertique se creuse de plis géologiques et d'une mémoire de la profondeur.

En raison de la densité du roman, il est d'abord nécessaire d'en évoquer rapidement le cadre et certains éléments du récit alternant différents temps et lieux. Le roman s'ouvre en 1945, à Mexico, à Teotihuacan, sous la pyramide de la Lune et relate la rencontre entre Georges Bernache, ingénieur français et Florence, une Américaine. Le Français est accompagné d'un enfant, Nino. C'est l'évidence de la rencontre : l'amour naît entre les deux personnages et Nino devient leur enfant, de façon immédiate et entière. Plus loin, dans le roman, le couple a une fille, Suzanne, puis des jumeaux. Georges a quitté la France pendant la guerre, et même fui parce que juif. Au Mexique, il se retrouve chargé de superviser un chantier de la compagnie Pullman. Florence quitte à son tour les États-Unis pour s'installer aux confins du désert afin d'encadrer ce qui devait être au départ la construction d'une ligne de chemin de fer et former une famille recomposée, avec les parents déracinés et exilés, Nino, l'enfant trouvé et les enfants biologiques du couple. Le lieu se situe, sans précision géographique, quelque part, à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, dans le Chihuahua, dans un lieu fictif nommé Minas Blancas, à l'écart de tout, dans un espace en apparence désertique, mais qui est en réalité un carrefour politique de migrations entre les deux pays, dans une perspective qui échappe à Georges :

Si Georges avait pu contempler la région du point de vue des aigles royaux qui la survolaient chaque jour, il aurait vu à sa gauche des montagnes (la bien nommée Sierra Madre Occidentale), à sa droite des montagnes (la bien nommée Sierra Madre Orientale), et entre leurs pentes fertiles, sous l'ombre portée de ses ailes, le désert qu'on avait nommé désert : le Chihuahua, un mot qui en *nahuatl* signifiait « zone aride et sablonneuse ». Ce désert s'enfonçait tranquillement dans les États-Unis ; son étendue informe traduisait dans la topographie ce qui existait dans la réalité : une zone de dépression hostile et lente à traverser, mais ouverte à tous les vents, qui permettait aux capitaux américains de passer au Mexique, et aux Mexicains de faire de plus en plus nombreux la migration en sens inverse. (Korman, 2010 : 108)¹

Les deux ingénieurs sont chargés par la compagnie Pullman de superviser la construction d'une ligne de chemin de fer. Cependant, si le chantier a perduré, la ligne de chemin de fer n'a jamais vu le jour, transformée en projet de *pipe-line*, lui aussi avorté, véritable « train fantôme, et par-dessous le pétrole » (22). En réalité, au contact des ouvriers mexicains travaillant sur le chantier, la construction s'est progressivement orientée vers la construction d'un tunnel sous la frontière, lequel devait permettre le passage clandestin vers les États-Unis. On comprend au fur et à mesure de la lecture du roman que le projet s'est métamorphosé sous l'influence des ouvriers mexicains travaillant sur le chantier : ces ouvriers sont les hommes-couleurs, personnages éponymes du roman. Florence et Georges apparaissent alors moins comme les ingénieurs supervisant un projet avorté que comme les gardiens et les protecteurs du tunnel. C'est la première strate temporelle du roman.

À la chronologie du récit se superpose celle d'une enquête qui débute en 1989. Dans les années 1980, la compagnie Pullman, « actrice légendaire de la grande aventure américaine par voie ferrée » est rachetée par la société Bombardier, dont les dirigeants se demandent deux choses : où est passé l'argent censé servir la construction du *pipe-line* (qui n'a jamais vu le jour) ? Où sont les époux Bernache qui semblent s'être volatilisés dans le désert ? Joshua Cooper, ingénieur en charge de l'enquête hérite de la « poésie muette » (21) du dossier, lequel ne parlera jamais vraiment et gardera son mystère jusqu'à la fin du roman. Le chantier pharaonique a coûté de colossales sommes d'argent, mobilisé des milliers d'hommes, des années de travaux. Pourtant il ne reste rien de ce tunnel, « tellement silencieux qu'il avait disparu dans les souterrains de l'histoire sans avoir jamais existé » (19). Pas une trace, du moins en surface. Joshua part faire son exploration dans le désert du Chihuahua pour tenter de trouver des traces du projet et ainsi comprendre ce qui a pu se passer près de vingt ans auparavant. Il a peu d'éléments en sa possession, seulement le nom des deux ingénieurs qui ont disparu comme effacés par l'immensité du désert du Chihuahua : « la solitude de ces deux noms leur donnait l'impression de fuir et de se tordre de façon échevelée et romantique » (*ibid.*).

À partir de ces bribes, Joshua va tenter d'élaborer un récit, de *tisser* les liens d'un texte dont il ne reste qu'un seul témoin : Grís Bandejo, ancien ouvrier au service du couple Bernache, détenteur des secrets du tunnel mystérieux, lieu clandestin et foisonnant, lumineux sous les profondeurs de la terre. Celui-ci révèle à l'ingénieur que le chantier a bien eu lieu, mais pas pour une ligne de chemin de fer. Le roman se fait ainsi historien paradoxal puisqu'il relate une histoire sans écriture, orale, une histoire clandestine du continent, où les frontières se déplacent et ne correspondent pas aux frontières établies par les cartes officielles.

1 Sauf indication différente, les pages entre parenthèses sont celles du roman *Les hommes-couleurs*.

Pour tenter de mieux comprendre ce qui a pu se passer et de dessiner les contours d'un récit, Joshua demande donc à Grís de lui montrer une carte du chantier datant de l'époque de la construction du tunnel. C'est à la description en particulier de cette carte que nous allons nous intéresser à présent. Elle est dépliée par l'ingénieur Joshua Hopper, dans la perspective de comprendre la topographie du chantier et son étendue, pour tenter d'en avoir une saisie globale. En réalité, comme nous le verrons, la carte, immense et infinie, apparaît comme le témoignage de ce qui a eu lieu, révélant moins des points de localisation dans l'espace qu'une histoire clandestine d'un tunnel sous la frontière, une temporalité complexe qui creuse la surface de la carte en profondeur. Elle révèle véritablement *ce qui a eu lieu*. Mais il sera impossible à l'enquêteur de trouver dans la représentation cartographique un récit plein et compréhensible de ce qui avait pu se passer des décennies auparavant.

La lecture de la carte, difficile sinon impossible, constitue une archéologie du savoir, comme la mise au jour des différents sédiments et strates d'une histoire.

Un paysage impossible

La carte a pour étymologie le latin *charta*, le papier sur lequel on écrit, le support, la géographie elle-même étant l'écriture de la terre. Elle suppose donc une narration dont l'intelligibilité, comme nous allons le voir, pose ici question. En effet, et c'est le premier paradoxe de cette carte, elle est impossible à lire et à comprendre pour Joshua. La description construit progressivement la vision d'une carte impossible, aux dimensions vastes et infinies, contrastant avec la nécessaire réduction d'une carte dont l'échelle doit permettre la saisie par l'intellect et par le regard. Le réseau lexical de la mer permet de rendre compte de cette saisie impossible. De façon ironique, ce champ lexical se moque de la posture de Joshua, qui n'est en rien ici dans la posture d'un général d'armée contemplant le champ de bataille. Au contraire, il semble se noyer dans la carte, sous le regard moqueur et amusé de Grís. L'étendue devient maritime, la carte bouge, se modifie à la façon des plis d'une vague. Les modalisateurs évoquent ainsi de façon répétée la confusion et l'incompréhension de Joshua face à cette carte qui semble grandir, à la manière d'un univers en expansion, de façon démesurée. Plus elle se déplie, plus elle semble grandir donnant l'impression d'être à l'échelle 1/1 et de recouvrir le territoire, comme si la carte n'avait pas de bords, comme si elle était infinie.

Il fallut rapidement renoncer à l'étendre sur la table pourtant si vaste qui se trouvait au centre des archives pour offrir une planche de sauvetage aux malheureux chargés de trop de livres. On se mit donc par terre, en étalant l'immense feuille comme une embarrassante nappe de pique-nique faisant des sursauts rebelles à cause du vent. On la coinça le mieux possible, en choisissant finalement de dresser la table à la verticale pour gagner quelques mètres supplémentaires au sol. Mais les plis continuaient encore sur une large épaisseur, si bien qu'il fallut enfin renoncer à embrasser la situation d'un seul coup d'œil, façon général d'armée – que Josh aurait jugée plus digne – et se mettre à genoux afin de déplier et replier petit à petit. (124)

Deuxième caractéristique de la carte : décrite comme démesurée, « excessive », elle désigne un paysage impossible à saisir par le regard et par l'intellect. C'est un paysage « exorbitant », qui semble infini, sans que l'ingénieur soit capable de déterminer une orientation, un début et une fin. Les « plis infinis » de la carte semblent prendre vie pour proliférer sous les yeux de Joshua qui tente de se mettre à la place des deux ingénieurs face à cette carte impossible :

Ça avait dû les dépasser bien largement. Joshua lui-même, qui avait entre les mains une version réduite de l'entreprise sous la forme d'une carte, ne savait par quel bout dérouler le papier. Commencant au commencement, il avait voulu s'emparer de l'angle inférieur gauche, pensant ainsi retenir de toutes ses forces ce qui devait correspondre en toute logique au sud et à l'ouest. Il s'était dit cela, car il admettait désormais que le chantier Bernache, localisé aux environs de la frontière américano-mexicaine, avait progressé du sud au nord et à en croire ce que disait Grís, plutôt selon une diagonale sud-ouest/nord-est. Il était donc normal de commencer par saisir la carte par ce bout-là, mais encore ça ne lui disait pas pourquoi elle devait être si vaste, et compter un réseau de lignes aussi épais. (123-124)

On le comprend à la lecture de la carte : la ligne droite, la diagonale géométrique, le tracé rectiligne que l'on attend d'une représentation cartographique est précisément ce qui se refuse dans cette carte qui se plie, se démultiplie en strates et ramifications. L'axe « principal extrêmement net » qui correspond au tracé de la frontière est ici tourné en dérision à cause de la profusion de la carte qui fait coexister temps multiples et espaces divers, en étendue et profondeur.

Et il essaya de se reconcentrer sur ce qu'il avait sous les yeux, et qui s'avérait déjà assez intrigant. Ainsi on pouvait constater que l'ensemble du plan était emmené par un axe principal extrêmement net, qui se prolongeait probablement de bout en bout, et qu'il comportait par ailleurs plusieurs lignes plus ou moins subtiles qui semblaient se ramifier ou parfois s'interrompre brutalement. (125)

À la démultiplication rhizomatique et horizontale des lignes en surface correspond une démultiplication en profondeur, la carte se creusant d'une épaisseur non spatiale, mais temporelle. La carte n'est plus ici écriture de la terre, mais écriture de l'histoire.

Surface géographique et profondeur temporelle

L'inadéquation de la carte et du territoire est une évidence (*ibid.*). Ce qui fonde véritablement l'originalité de cette carte est qu'elle laisse progressivement place à la profondeur, comme s'il y avait une troisième dimension, comme si la dimension géographique se creusait progressivement d'une profondeur temporelle. Confusément, Joshua comprend quand même que les lieux sur la carte sont aussi des dates et indiquent une temporalité, mettant au jour les différentes sédimentations de l'histoire mexicaine, la terre du tunnel gardant en mémoire l'héritage précolombien du continent.

Par ailleurs le dessin comprenait plusieurs degrés de couleurs et certaines traces s'étaient superposées à d'autres qui étaient plus claires et plus floues, comme si elles indiquaient des pistes anciennes, qu'on avait brouillées. Ce paysage exorbitant semblait donc cumuler sur une trame verticale une épaisseur temporelle, ce dont attestaient les dates indiquées à différents endroits de la carte. (*ibid.*)

Pour bien comprendre ce dont il est question ici, il est nécessaire d'évoquer l'activité des hommes-couleurs dans le tunnel. Au fur et à mesure de la lecture, on comprend que les ouvriers employés sur le chantier, syndiqués et politisés, utilisent l'obscurité et la terre du tunnel pour mettre en place un atelier clandestin de contrefaçons d'antiquités précolombiennes, à destination des Occidentaux et plus particulièrement des États-Uniens. Les époux Bernache supervisent ces ateliers sans pouvoir au départ en maîtriser le contenu et le développement. Ils s'en feront finalement les témoins et les gardiens farouches, progressivement habités par le tunnel et sa magie. La carte porte la trace des ateliers de contrefaçons, datés des époques précolombiennes. Sous les yeux de Joshua, la carte se fait de plus en plus difficile à lire, brouillée par la temporalité, les dates rendant la carte de moins en moins intelligible.

Certaines remontaient jusqu'à des âges antiques :

- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Ici, c'est l'atelier olmèque du x^e siècle avant le Christ. Ils faisaient principalement des vaisselles.
- Et là ? (pointant une zone plus haut sur la carte, plus étendue.)
- Beaucoup plus jeune ! Mixtèque, v^e siècle après notre Jésus, tu vois ? Des ateliers mixtèques étaient en nombre, et plusieurs par siècle, car ça vendait très bien.

Joshua était étourdi par ces découvertes. Il suivait du doigt le parcours principal du tunnel, et les artères secondaires où avaient été fabriqués les objets : Aztèques du xv^e siècle, Mayas de l'an zéro, Toltèques... Il y avait des spécialités selon les galeries, par époque, civilisation, par type de poterie. (125-126)

La carte devient alors une forme de palimpseste composé de strates temporelles. En effet, l'unité du lieu cartographique se trouve ici démultipliée en plusieurs temporalités qui se mêlent et se superposent. Les faux vestiges de poterie évoquent un passé recouvert par l'histoire plus récente du Mexique et mettent en lumière la véritable histoire du Mexique, effacé d'abord par la conquête espagnole puis par le tracé de la frontière entre le Mexique et les États-Unis au xix^e siècle. La carte est illisible pour Joshua² et non pour Grís, car cette lecture du monde, unique et globalisante, se révèle incapable de saisir la multiplicité en un lieu, mêlé d'une pluralité de temps asynchrones, dont il reste des bribes plus ou moins visibles.

On pourrait ici faire le lien avec le chronotope de Bakhtine, lequel étudie la corrélation de l'espace et du temps au sein de l'économie romanesque. Ici, cependant, la carte nous semble établir une autre logique que nous pourrions étudier à la lumière des études sur les *codices* précolombiens. Ceux-ci, en effet, font état d'une autre conception de la carte, correspondant à une autre vision du monde, laquelle pense ensemble le temps et l'espace. En effet, les lieux représentés sur les cartes mexicaines ne sont représentés qu'en fonction de l'histoire qui y est associée, comme le remarque Alain Musset, à propos de « cette imbrication systématique du temps et de l'espace » :

C'est [...] dans ce contexte à la fois géographique et historique que nous devons aborder l'étude des cartes préhispaniques. En ce sens, la carte s'inscrit dans la durée. Conçue pour évoquer à la fois l'espace et le temps, elle n'est pas statique : c'est une histoire qui se déroule. (Musset, 1985 : 50)

Cette dynamique propre à la cartographie aztèque dessine ainsi une forme unique de « spatialisation du temps » (León-Portilla, 1987 : 121), selon l'anthropologue et historien mexicain, Miguel León-Portilla qui étudie les conceptions du monde et du temps chez les anciens Mexicains. En effet, l'espace des anciens Mexicains correspond à une forme unique de compréhension du monde. Les *codices* sont pour la plupart présentés sous la forme de cartes que les chercheurs et les anthropologues qualifient d'historiques (« cartographic histories »³). Les *codices* dessinent une forme de chronotope (au sens de Bakhtine) qui évoquent tout autant le

2 On pouvait déjà remarquer cela dans *La Frontière de verre*, de Carlos Fuentes : les États-Uniens sont d'ailleurs décrits comme incapables d'appréhender un espace, le Mexique, qui se donne dans le même mouvement comme une temporalité. Ainsi, la famille américaine cherchant à renouer avec Juan Zamora, des années après, croyant rejoindre son *hacienda* : « Non seulement ils traversèrent l'espace urbain épais, résonnant comme un fleuve sans eau, pur amas de pierres, mais les divers temps de Mexico D. F., en désordre, anarchiques, immortels : temps imbriqués, passé et avenir entremêlés, comme un enfant qui serait le père de sa descendance, comme un petit-fils qui serait la preuve unique que son grand-père a marché dans ces rues, allant toujours vers le Nord [...] le terrain de plus en plus descendant, plus incertain, entre construction et effondrement, où est le neuf ? Où est l'ancien ? Qu'est-ce qui est en train de naître dans cette ville ? En train de mourir ? Est-ce la même chose ? » (Fuentes, 2010 : 59-60).

3 Dans notre perspective d'étude, on pourrait tout autant parler d'histoires cartographiques que de cartographies historiques, car le lieu est un espace-temps.

temps que l'espace : le temps se déploie à travers l'espace et l'espace lui-même n'existe que par rapport à une histoire et des événements pris dans le temps. Le temps et l'espace sont pensés au-delà de leurs frontières pour établir des liens et des connexions qui ont pour fiction de dessiner l'histoire d'un peuple. Ce chronotope particulier définit un régime d'historicité⁴ qui fait de l'histoire un espace-temps multidimensionnel.

Le mouvement et la circulation sont des données fondamentales pour comprendre le façonnement des cartes aztèques. Dans son article "The Map as a Vehicle of Mexican History", C. A. Burland explique : « Les Mexicains concevaient un parcours à travers le temps comme tout à fait semblable à un chemin dans un espace »⁵. L'imbrication entre le temps et l'espace est donc systématique. La route qui s'écrit sur la carte est le fil conducteur qui évoque tout autant une géographie qu'une histoire. Cette juxtaposition de plusieurs systèmes de représentation fut souvent illisible pour les Européens qui y virent la marque d'une infériorité intellectuelle des Aztèques. Musset voit au contraire dans cette cartographie une forme de rapport *poétique* à l'espace, qui oscille entre réel et imaginaire, sans frontière, l'espace cartographique étant structuré autour de nœuds, de points forts qui écrasent perspective et distances.

La juxtaposition sur le même plan de l'espace et du temps n'entre pas ici dans une conception cartographique occidentale et ne permet pas d'en établir une perspective. Les notions de volume et de perspective sont bannies. La carte affirme ici une temporalité humaine, qui échappe à l'histoire du continent, après la Conquête dans une forme très flexible. Les lieux font signe et sens, les pictogrammes dessinant avant tout des histoires et des événements. C'est d'ailleurs uniquement en ce sens qu'ils sont représentés sur la carte. La cartographie historique présente alors deux fonctions : dépeindre l'histoire dans son intégralité, et présenter des relations spatiales. La géographie fournit l'armature d'une organisation du temps : l'événement est lieu (et non pas dans une perspective occidentale, *à* lieu). La place d'un lieu est son importance. La forme est tout à fait unique par l'association du temps et de l'espace qui permet de penser sur le même espace cartographique la succession et la simultanéité, la synchronie et la diachronie. La distance, qu'elle soit spatiale ou temporelle, n'existe pas. Le temps est alors toujours un peu ambigu. La perspective se brouille puisque proche et lointain subsistent sur le même plan, sans hiérarchie apparente. C'est ainsi que l'histoire cartographique par sa nature double déploie dans la même surface de la carte à la fois un itinéraire et un tableau. Il n'y a pas une ligne narrative stricte et l'ambiguïté demeure.

Ces développements peuvent fournir une grille intéressante de lecture de la carte du tunnel dans les *Hommes-couleurs*⁶ et des rapprochements féconds peuvent se faire. En premier lieu, nous l'avons déjà dit, la localisation cartographique se creuse d'une dimension temporelle. Les lieux sont présents sur la carte, car ils sont le signe et la mémoire d'une histoire. Temps et espace sont intrinsèquement mêlés. C'est un premier point de comparaison. Ensuite, de même que les Européens ne pouvaient comprendre cette façon de lire et d'écrire le monde, Joshua ne peut comprendre ce qu'il a sous les yeux, car sa conception du monde est autre et surtout parce qu'il méprise ce savoir cartographique, dont la complexité poétique est conçue comme

4 Au sens où l'entend François Hartog, c'est-à-dire la façon particulière qu'une société a d'articuler passé, présent et futur.

5 "Mexicans conceived a pathway through time as closely akin to a pathway through space" (Burland, 1960 : 11).

6 Nous ne savons si l'autrice Cloé Korman s'est inspirée de ces cartographies historiques, mais le rapprochement paraît pertinent.

inférieure et simpliste. Enfin, la carte du tunnel dessine une histoire autre du continent, effacée d'une historiographie officielle, en surface. La carte du tunnel fait ainsi coexister, sur le plan de la carte oscillant, la mémoire et l'oubli, entre apparition et disparition, car les noms qui s'enfoncent dans la carte semblent disparaître eux aussi.

Ce petit amas de lignes que l'on pouvait clairement contenir sous le nom de Minas Blancas aurait pu être assez bénin, si seulement il s'était abstenu de proliférer au-delà de lui-même sur un nombre incalculable de kilomètres : marqués par les indications d'ateliers, mais aussi de noms de toutes origines, Jalisco, Monte Albán, La Virga Negra, la Rata, Grangère, Oldman, Souci – des noms connus ou inconnus, des noms propres et des noms communs. Grís les reconnaissait sans peine comme les étapes de son voyage. (Korman, 2010 : 126-127)

Les noms communs oubliés de l'histoire se mêlent aux noms propres connus des historiens pour dessiner une autre histoire de la frontière, écrite par ceux qui tentent le passage de l'autre côté. C'est en cela que Grís reconnaît sur la carte les étapes d'un voyage, le sien, comme celui d'autres Mexicains qui ont accompli le voyage vers le Nord, celui de la Reconquête. Comme dans les cartes aztèques datant des époques précolombiennes, il n'y a donc pas de recherche d'une configuration réaliste de l'espace associée à la topographie, la place sur la carte variant en fonction des événements que l'on veut raconter, car jugés dignes d'être racontés, proprement des *légendes*. Ici, c'est la traversée clandestine qui devient cette légende et l'on comprend que l'histoire, clandestine, elle aussi est celle d'une reconquête symbolique.

Le lieu d'une reconquête symbolique

Le tunnel est un lieu souterrain où les temporalités se mêlent, se creusent. C'est l'épreuve de la profondeur temporelle, lieu des racines précolombiennes. Il y a un contraste entre la jeunesse des États-Unis (qui s'élève hors de terre pour toucher le ciel) et le Mexique qui puise ses racines dans le Mexique précolombien. C'est le lieu d'une reconquête symbolique pour les Mexicains qui réécrivent dans le tunnel une histoire clandestine du pays. Pour Joshua, c'est une forme de parodie d'initiation, puisqu'il ne comprend pas ce qu'il est en train de voir et Grís Bandejo fait office de guide moqueur, laissant l'initié dans le doute et le flou, sans lui permettre d'accéder à la vérité de la carte. C'est une revanche claire pour Grís, dont l'origine échappe à Joshua : « il se demandait si le Mexicain, ou l'Indien, ou qu'importe qui il était » (124). Le mépris de Joshua à l'égard du Mexicain révèle un mépris bien plus vaste, celui qui émane d'une méconnaissance du pays, une ignorance assumée pour une histoire qui leur échappe. Dès lors, il est impossible à Joshua d'accéder à la vérité de la carte et donc du pays.

On comprend dès lors que la carte est issue d'un savoir occidental sur le monde, compris dans une logique de domination, un savoir qui écrase les perspectives de la profondeur historique. Au savoir géographique se superpose une archéologie temporelle qui fait disparaître la place des États-Unis, leur appropriation en surface du continent américain. À la fin du passage, la carte s'enfonce encore plus loin dans les profondeurs du temps, puisque le temps historique disparaît au profit du temps géologique :

En effet, les indications s'enfonçaient aussi très largement en dessous de l'Histoire : on trouvait sous certaines zones du dessin des datations négatives à quatre ou cinq zéros. Le temps géologique s'était également immiscé dans la carte, car il fallait repérer les qualités du sol pour adapter la méthode de forage. (126)

Ce temps géologique permet ainsi de relativiser la place non seulement des États-Unis, mais la présence des civilisations humaines. La prétendue modernité des États-Unis est totalement *anachronisée* à la fin du roman qui relate l'arrivée de Grís Bandejo à New York où il habite désormais. Ce seul témoin du chantier Bernache a émigré aux États-Unis ; il a changé de nationalité, et se tient comme un conquérant, fier d'avoir réussi sa migration et d'avoir reconquis le Nord⁷.

Les voilà qui s'approchent maintenant de l'île de Manhattan. Ils l'abordent par la face ouest, mais dans la mémoire de Grís elle apparaît derrière les voilures du pont de Brooklyn, comme il l'a découverte le vingt-neuf avril de l'An de Grâce 1984 : au long de l'eau sa frondaison impénétrable de verre et d'acier, cachant des sentiers si profonds que le soleil n'y touche pas et qui pourtant abrite une profusion d'essences et d'espèces. Dans son journal de bord, Grís avait reporté l'odeur du bitume fumant, des pollens chatouilleux et de la pizza. Il fit mention de la variété remarquable des ressources qu'il jugea positive pour son installation. Il découvrit même au cœur de la forêt une végétation différente, étonnante parce qu'elle était verte ; il nota scrupuleusement le nom que lui donnaient les autochtones : le Parc du Milieu. Ce qu'il trouva sobre et joli, de même que les appellations des rues par numéros, peu fleuries mais pratiques et dont il avait pris l'habitude depuis si longtemps qu'il traversait ce pays. Et d'ailleurs tout le territoire lui fit force d'évidence, car il le connaissait par de nombreux récits, il s'y était habitué à travers la légende télévisuelle qui circulait un peu partout. (285)

L'arrivée de Grís aux États-Unis se confond avec les destinées des autres migrants, celles dont on ne parle pas et qui restent invisibles et sans histoire. La prose de cette fin de roman évoque sans ambiguïté les récits des premiers explorateurs, inversant la position. Ici, les éléments les plus connus de la ville de New York deviennent exotiques, comme Central Park, devenu « Le Parc du Milieu », dans le texte, lequel entreprend de défamiliariser la modernité de la ville. Grís découvre le nord du continent, notant scrupuleusement les éléments qui l'étonnent comme la végétation qui présente une « variété remarquable de ressources ». Il s'étonne de la numérotation des rues qui évoque une autre conception de l'espace, moins poétique (les appellations des rues sont « peu fleuries ») certes, mais plus pratiques. En réalité, cette découverte n'en est pas vraiment une, puisque Grís connaît déjà l'endroit par les légendes télévisuelles, les « nombreux récits » (285) qui font de la ville de New York un lieu à la fois fabuleux et familier. Grís est celui qui connaît le tunnel parce qu'il est celui qui l'a emprunté pour renaître aux États-Unis : son trajet fait ainsi le lien entre le collectif et l'individuel ; si l'histoire officielle oublie les anonymes qui tentent la migration, le roman retrace cette histoire clandestine de la frontière.

C'est dans cette histoire clandestine que nous aimerions faire le lien avec la carte du tunnel qui se joue des tracés rectilignes et ouvre des chemins de traverse : à la fin du roman, Grís Bandejo est celui qui a pu aller au nord en passant par le tunnel, grâce à sa « science arlequine » (*ibid.*), celle qui permet de traverser les frontières et de se métamorphoser constamment pour échapper aux assignations. Contrairement à Joshua qui ne peut comprendre la carte, Grís comprend que tout lieu est imaginaire et comporte une part de légende. La carte du tunnel n'est pas géographique, mais peut se comprendre comme une histoire alternative du continent qui s'écrit dans le mouvement des migrations et dans la traversée des frontières. Elle annonce la Reconquête du dernier chapitre et donne voix aux oubliés.

7 « La Reconquista » est d'ailleurs le titre transparent du dernier chapitre du roman.

Bibliographie

- AGUILERA GARCÍA, Carmen, 1992 « La cartografía indígena », in REYES VAYSSADE, Martín ; ANTOCHIW KOLPA, Michel ; GONZÁLEZ GÓMEZ, Francisco ; RUIZ NAUFAL, Víctor ; SAÚCO ESCUDERO, Águeda ; TAPPAN ALAYOLA, Jorge, y AGUILERA GARCÍA, Carmen, *Cartografía histórica del encuentro de dos mundos*, Aguascalientes (Mex.), Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática de México/Madrid, Instituto Geográfico Nacional de España.
- BURLAND, Cottie Arthur, 1960, « The Map as a Vehicle of Mexican History », *Imago Mundi*, Vol. 15, p. 11-18.
- FUENTES, Carlos, 1994. *La Frontière de verre*, Paris, Gallimard, Du monde entier.
- HILL BOONE, Elizabeth, 2000, *Stories in Red and Black : Pictorial Histories of the Aztec and Mixtec*, Austin, University of Texas Press.
- , 2011, « This new world now revealed : Hernan Cortes and the presentation of Mexico to Europe », *Word and Image*, Volume 27, n° 1, janvier-février 2011, p. 31-46.
- HILL BOONE, Elizabeth, et MIGNOLO, Walter D., (dir.), 1994, *Writing Without Words : Alternative Literacies in Mesoamerica and the Andes*, Durham, Duke University Press.
- KORMAN, Cloé, 2010, *Les Hommes-couleurs*, Paris, Le Seuil.
- LEÓN-PORTILLA, Miguel, 1963, *Aztec Thought and Culture: A Study of the Ancient Nahuatl Mind*, Norman, University of Oklahoma Press.
- , 1987, *Time and Reality in the Thought of the Maya*, Norman, University of Oklahoma Press.
- MUNDY, Barbara E. 1998, « Mesoamerican Cartography », in *The History of Cartography, v. II, book III: Cartography in the Traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific Societies*, edited by David Woodward and G. Malcolm Lewis, Chicago, IL. : University of Chicago Press, p. 183-256.
- MUSSET, Alain, 1985, « La perception de l'espace dans les sociétés précolombiennes d'après les Codex », *Espace géographique*, Tome 14, n° 1, p. 49-57.
- , 1988, « La cartographie préhispanique au Mexique », *Mappemonde*, 88/4, p. 22-27.
- REYES VAYSSADE, Martín et RUIZ NAUFAL, Víctor Manuel, 1995, *Joyas de la cartografía mexicana*, México, Grupo Roche-Syntex.
- WESPTHAL, Bertrand, 2019, *Atlas des égarements*, Paris, Éditions de Minuit.